

## LE CONCEPT CLAUSEWITZIEN DE GUERRE ABSOLUE, ARBITRAIRE ET INUTILE

À la lecture de *De la guerre*, on peut se trouver embarrassé dès le début par l'étrangeté de la démarche. Clausewitz, en esprit ordonné et soucieux de rigueur, a consacré le premier chapitre à une définition de la guerre. À ce titre, il est proposé initialement : *acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté*. Qu'en penser ? Qu'en faire ?

Faut-il y voir la caractérisation la plus générale possible de l'idée de guerre ? Il serait pourtant aisé d'objecter que certains conflits entrent mal dans ce cadre ; ceux, notamment, dans lesquels un des protagonistes cède sans combattre devant la menace. L'auteur ne commente nullement cette définition en termes de généralité ; il la présente comme étant le concept de la « guerre absolue ». Il n'explique pas comment il l'a établie, se contentant de prévenir, dès la préface, que cela relève de la « philosophie » plutôt que de l'« expérience ».

La nature de ce « concept pur » est d'être une « essence ». Ce produit de l'« entendement » recèlerait la vérité de la guerre, permettant à la « logique » de déployer puissamment ses déductions. Immédiatement, d'ailleurs, trois lois sont établies dans ce registre afin de faire avancer la connaissance de la nature de la guerre. D'icelles, retenons que, dans l'absolu, la violence doit prendre les voies d'une décharge unique et extrême.

La contemplation de cette essence aide-t-elle à comprendre le reste de l'œuvre et à en tirer profit ? Il faut attendre le huitième et dernier livre pour que soient précisées les deux fonctions de ce concept : il constitue principalement un point de repère en tant qu'idéal ; accessoirement il invite le chef militaire à considérer la guerre qu'il dirige comme un tout.

Cette dernière idée n'est-elle pas quelque peu forcée ? Est-il besoin de concevoir la guerre comme un acte de violence destiné à désarmer l'adversaire (puisque telle est la forme seconde de la définition) pour appréhender la guerre que l'on mène comme un tout ; c'est-à-dire pour ne pas se contenter d'un résultat partiel tel que la prise d'une capitale, mais penser à détruire l'armée ennemie ? Ne suffit-il pas de faire de cela un principe, une de ces lois dont la valeur hautement générale s'établit par une réflexion poussée sur la base de l'observation ?

La fonction de repère idéal, pour sa part, avait déjà été présentée à travers des allusions à la physique ; à l'électrostatique occasionnellement, à la mécanique surtout. Toute machine réelle pâtit de frottements qui l'éloignent de la perfection. Pourtant, que la machine idéale ne puisse exister n'empêche pas de la prendre en considération dans une étape théorique de la conception. Le mécanicien qui entend s'appuyer sur les lois de la physique commence par là et cette démarche est dans le droit fil de la science elle-même. Galilée, modèle en cela, a établi la loi que suivraient les corps dans leur chute s'il se pût que rien ne vînt les gêner et les retarder.

La guerre réelle, semblablement, est tenue éloignée du concept pur par une « friction » faite d'incertitude, d'étalement dans le temps, d'intervention du hasard. L'absence de cette friction est si peu envisageable que notre philosophe finit par se plaindre de ce que « la guerre peut être quelque chose qui sera tantôt plus et tantôt moins la guerre ». L'incorrigible réalité ose narguer la logique !

Tout comme une machine réelle peut être perfectionnée de façon à se rapprocher de l'idéal, par la réduction de la friction, la guerre réelle doit pouvoir se rapprocher de son concept pur. Or, selon

notre auteur, c'est bien ce qui venait de se produire. Napoléon Bonaparte, en effet, se voit crédité de ce surcroît de gloire, sans égal peut-être dans l'histoire. Grâce aux conditions issues de la Révolution, la guerre, devenue nationale, a pu prendre la forme de l'acte de violence quasi parfait, celle de la décharge à la brutalité illimitée par lequel on désarme d'un seul coup l'adversaire. L'idéal aurait ainsi été approché au plus près lors des campagnes de 1805, 1806 et 1809.

L'étrange est que, dans le reste de l'ouvrage, ce concept pur brille plutôt par son absence. Lorsqu'il traite de la guerre réelle, Clausewitz se montre soucieux de mesure et de réalisme ; il se garde du pédantisme et de l'esprit de système ; il fuit le simplisme autant que la sophistication superflue. L'esprit du corps de l'ouvrage est si raisonnable que l'on n'est nullement étonné de ce qu'il soit reconnu impossible de fonder un enseignement utile sur la notion de guerre absolue. On pourrait même croire tout oubliée la fière attitude philosophique du premier livre lorsqu'il est posé, vers la fin du sixième, consacré à la défense, un principe digne des Douze Tables : « Aucun État ne doit admettre que son destin, c'est-à-dire son existence même, dépende d'une seule bataille, si décisive qu'elle puisse être. »

Le prétendu constat d'une réalité, celle des guerres napoléoniennes, qui aurait approché au mieux l'idéal, ne livrerait-il pas une clef d'ordre psychologique de cette étonnante schizophrénie ? On pourrait interpréter la position de Clausewitz comme une rationalisation, une construction intellectuelle visant à faire passer pour rationnelle un fort penchant personnel pour les conflits menés avec une violence extrême, dans lesquels on cherche à obtenir au plus vite une décision irrémédiable. Mais on pourrait aller jusqu'à l'interpréter comme traduction d'un rêve, ou d'une obsession, issu des circonstances : éliminer la friction de façon à vaincre Napoléon de la façon même dont ce dernier avait vaincu la Prusse, à savoir le temps d'une petite marche et d'une double bataille. Ne dirait-on pas que l'officier prussien, ébranlé au plus profond de son patriotisme par la catastrophe d'Iéna et d'Auerstedt, n'avait pu envisager de revanche que sous une forme identique ?

Quoi qu'il en ait été, on ne perd pas grand-chose à se passer de ce prétendu concept pur, plus encombrant qu'utile. Décréter qu'il constitue l'idéal par rapport auquel on pense la guerre n'est qu'un choix personnel parmi plusieurs possibles. À l'ériger en absolu, on rigidifie la pensée et l'on se prive d'une bénéfique variété de points de vue.

\*